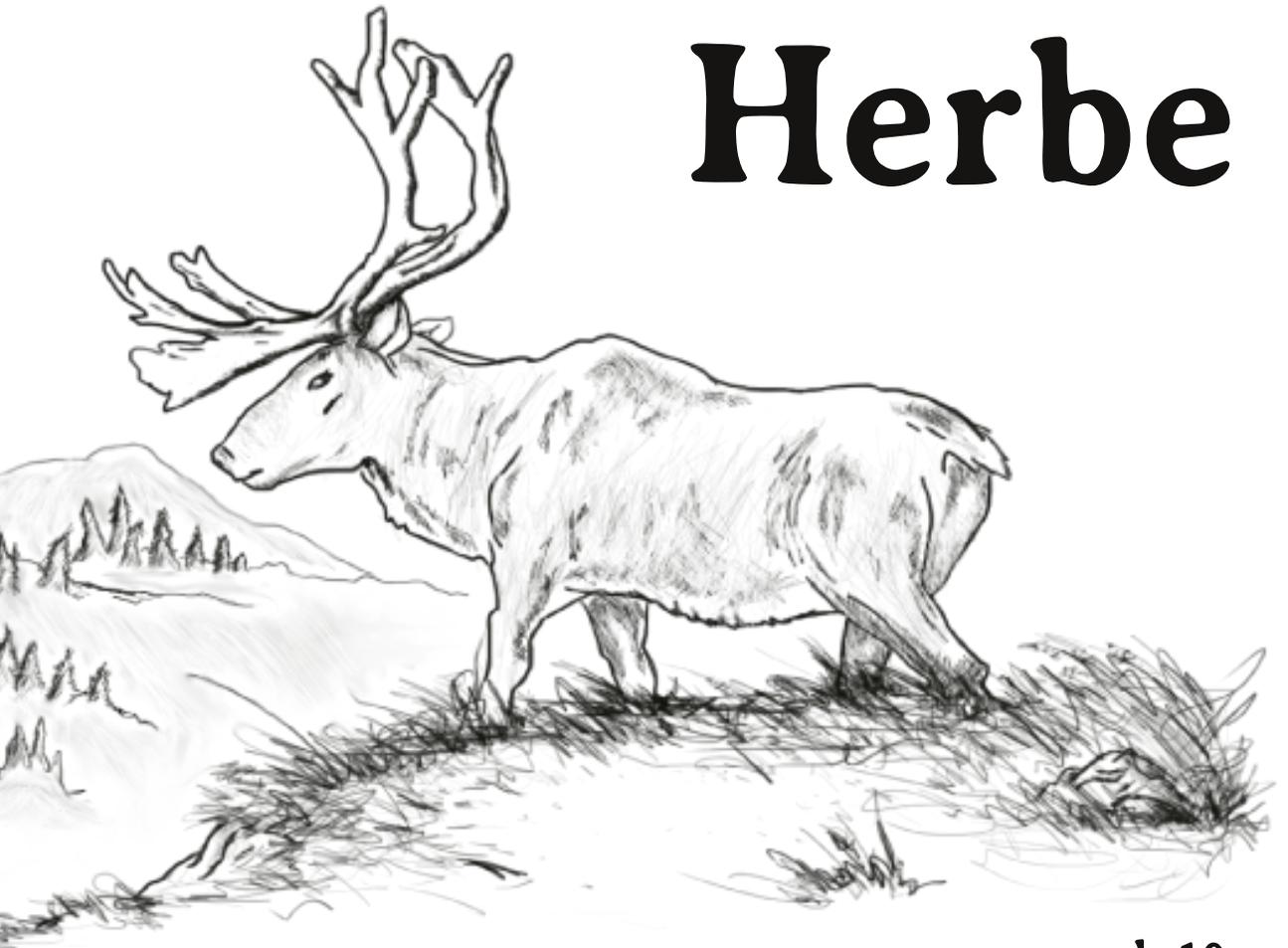


La Mauvaise Herbe



vol. 19

La Mauvaise Herbe

Automne 2020

Volume 19.

Sommaire

Des kilomètres et des chalets

Tchernobyl et le COVID

Des nouvelles du progrès

Être ancrés dans la réalité et le sol

Anarchiste d'esprit vs anarchiste de parole

Compte-rendu du livre de Matthew Sweet, *Operation Chaos*, Henry Holt and Company, 2018.

Voici à quoi ressemble le terrorisme domestique

Extraits du chapitre d'introduction du livre de Bruno Massé, *La lutte pour le territoire québécois; entre extractivisme et écocitoyenneté*, 2020, XYZ, Montréal, 331p.

D' inspiration anarchiste et anticivilisation, ce zine est principalement diffusé quelque part et est tiré à 750 exemplaires par numéro.

Si vous voulez communiquer avec nous:
mauvaiseherbe@riseup.net

mauvaiseherbe.noblogs.org

Des kilomètres et des chalets

Y'a combien de personnes qui ont une maison ou un condo ou un simple appartement en ville et un chalet sis dans ladite région ? Des dizaines de milliers.

Y'a combien d'hectares de forêt qui sont rasées pour construire ces chalets ? Combien de 2x4 et de planches de bois traité pour les decks des chalets ?

Combien de pieds carrés de terrain sur des routes de garnotte qui servent à loger des villégiateurs de fin de semaine ?

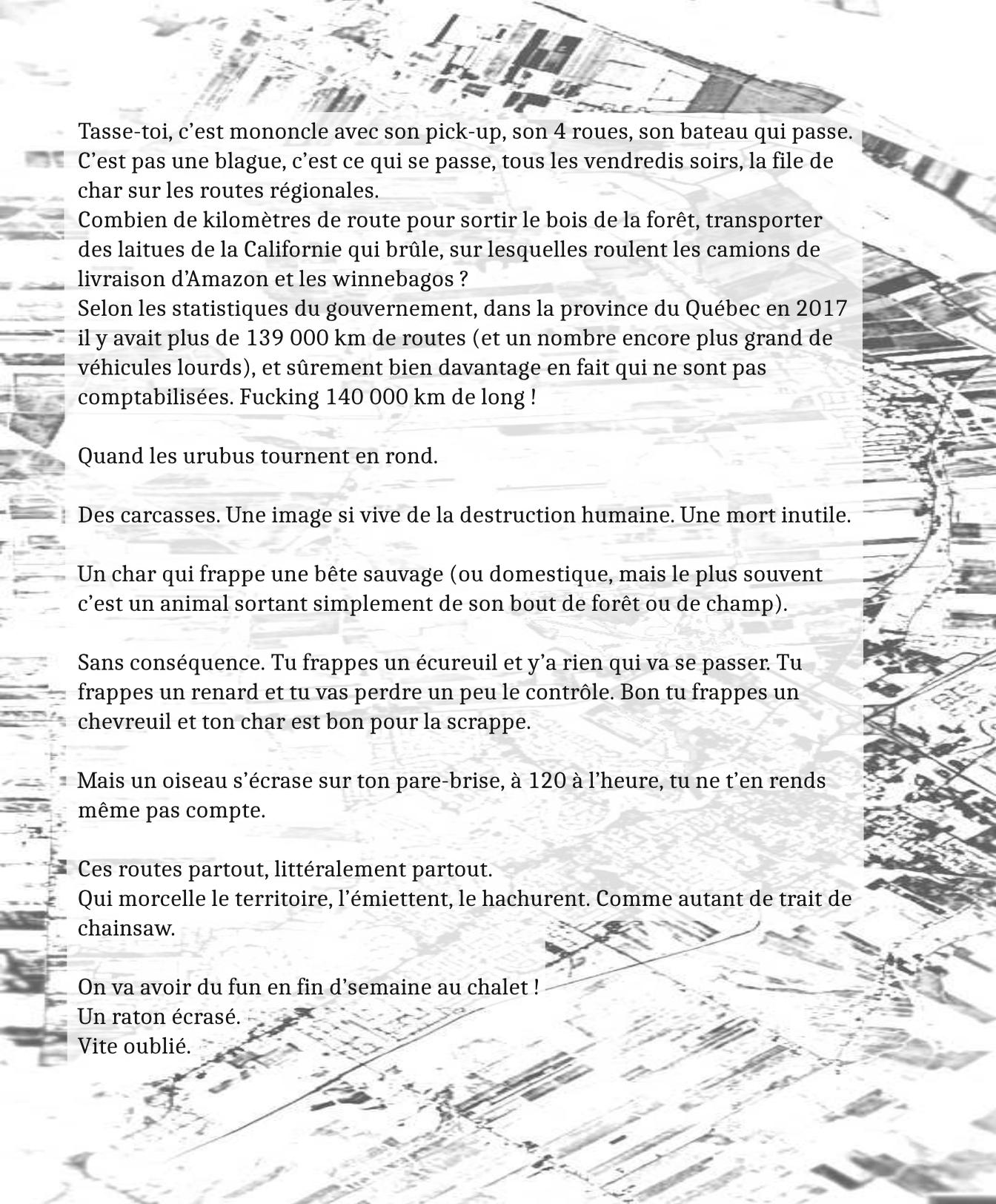
Combien de lacs cernés d'habitations humaines ? De plages privées et de bateaux à moteur ?

Non content de prendre déjà assez d'espace, de repousser toutes les autres formes de vie, l'humain veut en prendre **DEUX FOIS PLUS**.

Comment ça se fait qu'on pense être assez légitime d'exister et d'exploiter pour avoir deux maisons ? Je suis tellement importante que j'aurai droit au double, attendons par là le double d'un nord-américain de la classe moyenne, pas le double de tous les humains là ! Où est la logique dans le fait de détruire la nature pour s'en approcher ?

Y'a combien de kilomètres de route qui traversent des territoires pour se rendre à ces chalets ?



An aerial, black and white photograph of a dense road network, likely in a rural or semi-rural area. The roads are thin lines crisscrossing the landscape, which includes some larger buildings and open fields. The text is overlaid on the image in a clean, sans-serif font.

Tasse-toi, c'est mononcle avec son pick-up, son 4 roues, son bateau qui passe. C'est pas une blague, c'est ce qui se passe, tous les vendredis soirs, la file de char sur les routes régionales.

Combien de kilomètres de route pour sortir le bois de la forêt, transporter des laitues de la Californie qui brûle, sur lesquelles roulent les camions de livraison d'Amazon et les winnebagos ?

Selon les statistiques du gouvernement, dans la province du Québec en 2017 il y avait plus de 139 000 km de routes (et un nombre encore plus grand de véhicules lourds), et sûrement bien davantage en fait qui ne sont pas comptabilisées. Fucking 140 000 km de long !

Quand les urubus tournent en rond.

Des carcasses. Une image si vive de la destruction humaine. Une mort inutile.

Un char qui frappe une bête sauvage (ou domestique, mais le plus souvent c'est un animal sortant simplement de son bout de forêt ou de champ).

Sans conséquence. Tu frappes un écureuil et y'a rien qui va se passer. Tu frappes un renard et tu vas perdre un peu le contrôle. Bon tu frappes un chevreuil et ton char est bon pour la scrappe.

Mais un oiseau s'écrase sur ton pare-brise, à 120 à l'heure, tu ne t'en rends même pas compte.

Ces routes partout, littéralement partout.

Qui morcelle le territoire, l'émiettent, le hachurent. Comme autant de trait de chainsaw.

On va avoir du fun en fin d'semaine au chalet !

Un raton écrasé.

Vite oublié.

Tchernobyl et le COVID

Des fins du monde qui n'ont rien changé

À l'hiver dernier une pandémie incontrôlable commence et le pouvoir s'active à essayer de la gérer, afin de conserver son assise, son emprise sur le monde, sa substance, le pouvoir. L'image d'une fin du monde « COVID » s'étend rapidement à toutes les sphères de la vie humaine. Elle rend l'exception sécuritaire normale. Elle est même souhaitée par une bonne partie de la population.

Après avoir fermé l'économie du pays nos bons dirigeants capitalistes ont maintenant décidé de gérer cette deuxième vague en roulant l'éducation et le travail. C'est-à-dire de produire des futurs salariés et de garder ceux et celles qui génèrent des bidoux occupées. Pis pas droit aux relations sociales, humaine, vous pouvez faire des burnout et vous crisser en dessous d'un train dans 2 ans on gèrera les problèmes plus tard. Pour l'instant on est responsable, on sauve des vies en gardant les urgences ouvertes. L'important pour le pouvoir c'est de gouverner pis gouverner c'est de rentrer du cash dans les caisses pour le vrai monde, c'est ça qui est ça.

L'hiver arrive de nouveau et il semble que le marasme ne fasse que commencer. Voici donc une métaphore autour du thème de la fin du monde qui n'a rien changé.

En fait, je voulais vous parler de Tchernobyl.

Tchernobyl a commencé à m'intéresser macabrement il y a quelques années quand de premières études révélaient que la biodiversité dans la zone était en bien bon état. Parce qu'un réacteur nucléaire en fusion sous un cercueil de béton armé en train de craquer, ben c'est moins dangereux pour les plantes et les animaux que la civilisation moderne.

Même qu'une économie au noir, exploitée par des humain-e-s un peu kamikazes y fleurit, au grand dam de l'union européenne.



Despite obvious health risks to undocumented workers and unsuspecting customers, they log thousands of hectares of trees that become timber or charcoal, smuggle thousands of tonnes of irradiated scrap metal, poach fish and game, pick and sell contaminated berries and mushrooms, and illegally mine amber, according to anti-corruption groups, environmentalists, officials, police and court documents. (i)

Ces biens sont évidemment irradiés et comportent de grands risques pour la santé humaine du monde civilisé. L'état de l'Ukraine étant ce qu'il est, les autorités officielles sont plus intéressées par la manne de pots de vins que les contrebandiers versent que par les normes sanitaires. Ainsi les 2600 km² de la zone deviennent une richesse économique non réglementée. Plus particulièrement, le recel de métal irradié pour la construction, la cueillette de petits fruits, de champignons sauvages et la pêche aux poissons fancy y sont particulièrement lucratifs.

La catastrophe, de toute pièce créée par l'avarice humaine et l'avancée de la civilisation, aurait très bien pu emporter le monde tel qu'on le connaît dans un hiver nucléaire. Face à cette possibilité, le pouvoir soviétique a répondu simplement en gérant la crise par l'exercice de ses fonctions.

Récemment une série télé de la HBO, sortie en 2019, met en scène comment, à l'époque (1986) le pouvoir en place a 1) nié la gravité de la chose.

Puis devant la catastrophe imminente, il a 2) décidé de sacrifier les vies des travailleurs de première ligne. Des travailleurs, surtout des mineurs et des gens de la construction, se sont volontairement (et moins volontairement) engagés pour enterrer le réacteur et construire la structure de béton armé, le sarcophage qui tient le monstre en place, parce que c'était ce qu'il y avait à faire.

3) Ils & elles sont morts irradié-e-s sur le champ ou plus tard, dans le secret d'état des hôpitaux communistes.

4) Le communisme a tenu encore 4 ans. Après ça il est tombé parce que moribond anyways. Le nouveau pouvoir capitaliste russe a continué la production d'électricité avec l'énergie nucléaire.

Les scientifiques soviétiques avaient prédit que le réacteur pouvait être instable. Ils et elles se sont également arrachés les cheveux quand le tout a sauté et plusieurs ont passé des années par la suite à gérer les retombées, à se suicider des traumas de la tragédie ou à militer contre la nucléarisation de la production électrique. La nucléarisation de la production électrique s'est poursuivie avec des mesures pour que les réacteurs soient mieux réfrigérés, pour que ça soit plus gérable et sécuritaire la prochaine fois.

5) Et Tchernobyl a été oublié, il y a quelques monuments à la mémoire des mineurs morts irradiés et leurs familles vont encore y porter des fleurs. Parce qu'après le deuil et la fin du monde la vie continue.

Ça vous sonne des cloches sur la catastrophe climatique en cours ou sur comment les gouvernements à travers le monde gèrent la COVID?

Alors que son origine est une zoonose (ii), due aux relations défailtantes de l'humanité avec la « nature » on oublie vite de questionner le fond de la « crise ». Je mets ici « nature » car il semble évident que l'humanité en fait partie, et que cette économie-monde de pillage ne fait pas de sens et n'en a jamais fait. Dans cette même optique, il est question de « crise » pour parler du COVID. Loin de moi l'idée d'une conspiration, de minimiser

les dégâts de la maladie ou encore de banaliser les moyens de santé publique à utiliser. Seulement sur une planète en train de brûler grâce aux changements climatiques, avec des déplacements migratoire sans précédents, de nombreuses guerres civiles larvées ou se déroulant au grand jour, une extinction de masse de la biodiversité, etc., etc., me semble qu'on est un peu à court de superlatifs. Bref, je laisse tomber les « mots » parce que c'est lourd à lire, mais vous avez saisi le concept.

Les mêmes mécanismes qu'à Tchernobyl sont en place. Sacrifice des travailleur-se-s, déplacement des populations touchées, déni des problèmes les plus évidents. Les populations les plus précaires, souvent travailleurs-ses essentielles, sont sur la première ligne de la crise quotidienne, celle de la perpétuation du monde capitaliste.

Reproduire le social et l'économique, sans poser de question.

La crise de Black Lives Matter se superpose au COVID, ou encore la mort de Joyce Echaquan, et il se trouve encore des dirigeant-e-s pour nier le racisme systémique et se contenter de prendre des mesures de sécurité sanitaires accrues. Ou juste envoyer la police casser des gueules, c'est leur job après tout. Pis laisser les hôpitaux et le travail social gérer les dépressions, troubles anxieux et suicides qui suivent.



La narration qui entoure ces fins du monde qui n'ont rien changé se répète. Le pouvoir ramène la population à ce qu'elle est, un moyen cheap pour générer de la richesse et exercer son autorité. Pas de morale à l'horizon, pas de solutions aux problèmes. Parce que dans la logique de gouvernance il n'y a qu'un problème : conserver le pouvoir.

La COVID va passer, les changements climatiques vont continuer. On vivra en télétravail, scotchés sur les réseaux sociaux à l'ombre d'un sarcophage nucléaire ou d'autres structures mortuaires. Un jour le pouvoir qui les a fait bâtir va passer à son tour, parce qu'il est moribond. Pis ceux et celles qui restent pourront aller pêcher l'anguille et cueillir des petits fruits, s'il en reste, pour vendre de la bouffe irradiée aux nouveaux riches.

Là je pourrais écrire un texte insurrecto. Mais au final ça tient en une phrase, « brûlez donc tout ça, qu'il en reste des anguilles, des oiseaux pis des petits fruits, c'est ben bon et beau, pis ce serait triste qu'il en reste pu ».

Imaginez ce que vous voulez pour les détails si ça vous fait plaisir.

Notes

(i) Mansur MIROVALEV, 6 mars 2020, disponible en ligne sur :
<https://www.aljazeera.com/indepth/features/chernobyl-radioactive-zone-shadow-economy-thrives-200306164653889.html>

(ii) Le terme couvrant ici les infestations parasitaires dont les agents se transmettent naturellement des animaux à l'être humain, et vice-versa.



Des nouvelles du progrès

Voir son reflet dans l'eau

En 2019, des chercheurs d'universités québécoises ont dressé un portrait peu reluisant du fleuve Saint-Laurent. En analysant les eaux, sédiments et poissons, de Kingston à Québec, ils ont trouvé un cocktail de polluants : pesticides, contaminants chimiques, eaux usées, gras trans, produits pharmaceutiques, etc. Ils ont même trouvé des terres rares, minerais utilisés en haute technologie provenant probablement des hôpitaux (gadolinium en imagerie médicale), qui sont toxiques pour les poissons. Quant aux pesticides, ils proviennent des rivières les plus polluées du Québec (pollution agricole) qui se jettent directement dans le Saint-Laurent. 80 % des échantillons d'eau



analysés contenaient du glyphosate ou de l'atrazine et deux tiers des échantillons ont des traces de néonicotinoïdes, pesticides affectant le système nerveux des insectes pollinisateurs. L'atrazine altère les comportements et mécanismes de reproduction des amphibiens et des poissons. La pollution agricole contribue aussi au développement des cyanobactéries, ces algues toxiques. Sans surprise, sur la pointe Est de l'Île de Montréal, où une baleine est morte l'année suivante, les chercheurs ont trouvé une contamination exceptionnelle d'E. coli d'origine humaine. En fait, 50 % des sites visités dans

le fleuve dépassaient les normes de baignade, et 16 % dépassaient les normes de contact indirect. Une tonne de molécules actives d'antibiotiques sont relâchées chaque année dans les égouts, contribuant à développer la résistance aux antibiotiques dans l'environnement. Enfin, ils y ont trouvé des quantités importantes d'anti-inflammatoires et d'antidépresseurs, des perturbateurs endocriniens ayant des effets toxiques sur la faune et la flore. Des centaines de municipalités (banlieues et villages) déversent toujours leurs égouts directement dans le fleuve et ses tributaires. La vie dans le fleuve se meurt.

Une plantation n'est pas une forêt

Des dizaines de milliers de kilogrammes de glyphosate (Roundup) sont pulvérisés chaque année sur les plantations de conifères du Nouveau-Brunswick afin d'empêcher la repousse des espèces de feuillues de la forêt acadienne et « optimiser la productivité » selon le porte-voix de l'industrie. L'État procède ainsi pour faire plaisir aux compagnies forestières. De plus, 80 % de la récolte forestière sur les terres publiques est faite par coupe à blanc. L'État a aussi concédé à l'industrie forestière une plus grande part des zones réservées à la protection de l'habitat pour la faune. Une pétition déposée en novembre 2018 contre la pulvérisation du glyphosate a recueilli 34 000 noms, mais ça n'a rien changé. Un biologiste avait noté que des espèces d'oiseaux évitaient de se déplacer à travers ces plantations de conifères. Il a été expulsé du comité scientifique consultatif de J.D. Irving depuis. L'industrie forestière et l'État s'en foutent de

la flore, de la faune, de votre vie ou votre avenir. L'État s'est aussi joint à l'industrie forestière dans la mise en place d'un site web de propagande nommé InfoForêt, où les travaux des experts cités sur le site ont bénéficié des subventions des fabricants de glyphosate et de J.D. Irving.



Plus ça change, plus c'est pareil

Les producteurs agricoles ont diminué leur achat de semences traitées aux néonicotinoïdes. Un produit de remplacement est déjà offert : le chlorantraniliprole, une molécule approuvée par Santé Canada, mais qui n'est pas nécessairement moins dommageable pour les écosystèmes.



Le dézonage agricole et l'étalement urbain

L'État québécois permet encore le dézonage de terres agricoles dans les municipalités qui bordent le périmètre métropolitain. L'étalement urbain favorise l'usage d'automobiles, et plus de chars signifie l'augmentation des taux de GES dans l'air. L'idéologie de posséder un petit terrain avec une maison unifamiliale est encore très présente.

Respirer baisse l'espérance de vie

Des chercheurs de l'Université du BC ont démontré un lien entre la pollution atmosphérique et l'augmentation des risques de mortalité. Selon eux, environ 10 000 personnes meurent prématurément chaque année en raison de la

pollution atmosphérique. En moyenne, on vit six mois de moins en zones polluées. La majorité des humains au pays vivent dans des zones très polluées telles que les grands centres urbains.

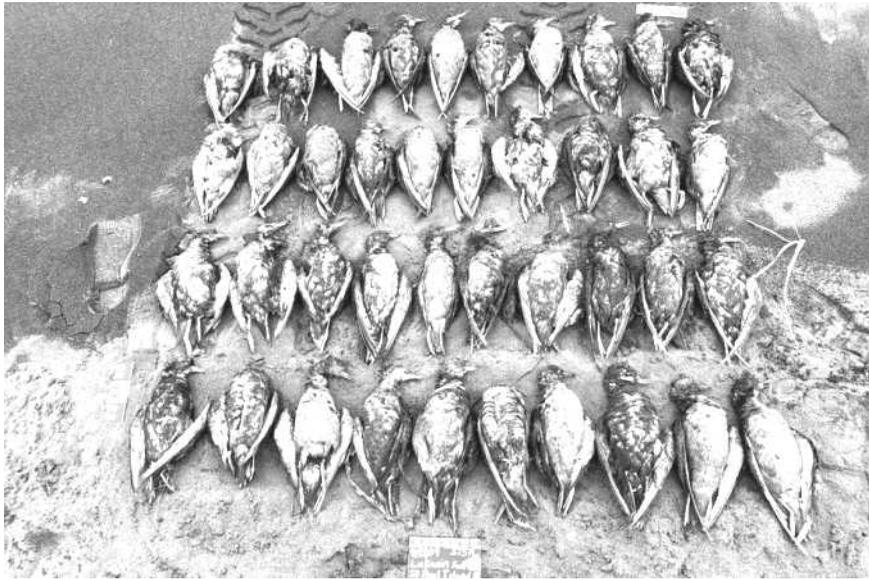
Le développement durable en action

Aucun élu ni aucun fonctionnaire du Québec, passés ou présents, n'a pris des mesures efficaces pour protéger les caribous, inscrits comme espèce menacée depuis l'an 2000. Québec a même décidé d'abolir les nouvelles mesures de protection émises sur trois territoires (des massifs forestiers situés dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean) afin d'ouvrir ces territoires à l'industrie forestière au nom de la « vitalité économique du Québec ». Le ministère justifie sa décision en affirmant que les caribous sont absents de ces territoires, mais ceci omet le cycle d'utilisation du territoire des caribous. Comme population nomade, ils peuvent y être une année et y revenir 2 ou 3 ans plus tard lorsque le lichen sera régénéré. Une fois la vieille forêt détruite, les caribous n'y reviendront plus par manque de nourriture. En Gaspésie, 50 % des forêts matures autour du parc national de la Gaspésie ont été rasées et la population de caribous continue de décliner. Au Québec, la protection du caribou est confiée au Ministère de la Forêt qui fait la promotion de la foresterie, une pure aberration.

Une étude publiée dans *Conservation Science and Practice* a montré que le gouvernement de la Colombie-Britannique avait autorisé l'exploitation forestière sur plus de 900 kilomètres carrés de terres au cours des cinq dernières années, bien qu'elles soient répertoriées comme habitat essentiel du caribou. Un porte-parole du ministère des Forêts de la C-B propose plutôt comme solution l'abattage des loups et la mise en enclos des femelles caribous enceintes... Des recherches de l'Université d'Ottawa ont révélé que sur plus de 350 espèces, 85 % des espèces menacées n'ont vu aucune amélioration de leur situation ou qu'elle s'est détériorée. L'habitat du caribou est souvent situé là où il y a des arbres prisés par l'industrie forestière ou juste au-dessus de réserves de pétrole et de gaz. Le territoire est occupé, alors fuck off.

Hécatombe chez les oiseaux de mer

Une étude parue dans la revue *PLOS ONE* a conclu qu'entre 600 000 et 1,2 million d'oiseaux de mer sont morts de faim suite à des changements climatiques importants survenus dans le Pacifique Nord. Des biologistes américains avaient observé des dizaines de milliers d'oiseaux de mer morts échoués sur les



plages, sur 6000 kilomètres de côtes. La cause serait une vague inédite de chaleur marine dans le Pacifique Nord qui a réduit la qualité et la quantité du phytoplancton et a bouleversé la chaîne alimentaire, dans un effet domino : la baisse du plancton a affecté les poissons qui en dépendent, ce qui a en retour réduit les proies disponibles pour les oiseaux.

On n'arrête pas le progrès, même si des espèces doivent disparaître

Des chercheurs mexicains et américains ont conclu dans une étude que la sixième extinction des espèces vertébrées s'accélère et se concrétise 100x plus rapidement que ce qu'ils avaient initialement estimé. La principale cause est la destruction des habitats naturels. Des 77 espèces de mammifères et d'oiseaux étudiées qui ont été en voie d'extinction au cours du 20e siècle, 94 % ont disparu. Des centaines de milliers d'espèces vont disparaître au cours des prochaines décennies. Une autre étude est venue confirmer cela. Selon WWF et la Société zoologique de Londres, le monde a perdu plus des deux tiers de ses animaux sauvages en moins de 50 ans. Plus précisément, entre 1970 et 2016, 68 % de cette faune sauvage a disparu. La cause principale est la destruction d'habitats naturels, notamment pour l'agriculture, ce qui favorise aussi la transmission de virus d'espèce à espèce.

Une compagnie minière veut vider deux lacs et faire don des poissons

Non, ce n'est pas une blague.

Deux lacs asséchés, des cours d'eau rayés de la carte et un millier d'hectares de milieux humides indirectement affectés : voilà le bilan des conséquences du projet Rose Lithium Tantale, une mine à ciel ouvert d'une longueur de 1,6 km dans le Nord-du-Québec (terres criss). Les milieux humides comme les tourbières sont extrêmement utiles pour capter et séquestrer le carbone, ce qui contribue à réduire de façon naturelle la présence des gaz à effet de serre dans l'atmosphère. Pour bien paraître, la compagnie CLEC propose d'offrir à trois communautés autochtones le poisson d'un des lacs qu'elle compte assécher. Dans les consultations menées dans ces trois communautés, plusieurs personnes s'inquiètent plutôt de la contamination des eaux de surface et souterraines du territoire par l'utilisation de produits chimiques et toxiques lors des activités minières. Le ministère de l'Environnement estime que l'ensemble des activités du projet (mine et complexe industriel) générera 84 283 tonnes de CO₂ par année, soit l'équivalent des émissions de 21 000 voitures. Sur son site web, la compagnie se vante que le lithium est utilisé pour la fabrication des batteries de véhicules électriques.

Des batteries, toujours plus de batteries

Nouveau Monde Graphite souhaite exploiter une mine à ciel ouvert de graphite située dans le nord de Lanaudière (territoires atikamekw), à Saint-Michel-des-Saints. La superficie du site couvrirait environ trois kilomètres carrés, ce qui comprend une fosse d'extraction de 2,6 km de longueur. Le graphite est essentiellement utilisé dans les batteries au lithium-ion des véhicules électriques. S'ils disent que c'est vert, ça doit être bon! Les Atikamekw et la population locale n'ont pas été consultés. Par l'entremise de Ressources Québec, une filiale d'Investissement Québec, l'État québécois détient 13,36 % de l'entreprise, ce qui les place comme deuxième actionnaire en importance. L'État avait déjà octroyé une subvention de 1,3 million de dollars. L'État ne reculera pas, il a toujours appuyé les projets extractivistes.

Le monde plastique, c'est maintenant

Analysant des échantillons pris à différents endroits dans les provinces maritimes, une nouvelle étude démontre que les résidus d'équipement de

pêche (équipements, cordes, fragments de filet, etc.) représentent une source importante des microplastiques retrouvés dans l'océan Atlantique au Canada. Les microplastiques proviennent aussi des plastiques à usage unique, des emballages, des récipients, sacs, gobelets, bouteilles et styromousse. L'étude a relevé la présence de plus de 20 composés chimiques différents dans ces échantillons.

De l'autre côté de l'Atlantique, des biologistes écossais ont trouvé des particules de microplastiques dans le vent des plages. Dans l'article paru dans la revue *PLOS ONE*, les chercheurs expliquent que les microplastiques sont éjectés des vagues quand elles s'entrechoquent, comme les autres gouttes d'eau salée qui se retrouvent dans le vent du large. 10 % du plastique à la surface des océans retourne sur terre de cette manière. Avec de forts vents, ces particules peuvent aller très loin à l'intérieur des terres. Des chercheurs de New York veulent maintenant mesurer la quantité de microplastiques qui se retrouve à différents endroits dans la neige.

Confinement, Internet et pollution

Près de 4 % des gaz à effet de serre (GES) mondial sont issus de la consommation d'Internet dans les ménages. La pandémie a accentué le problème, avec le télétravail et les divertissements utilisant le web. Les vidéos en ligne représentent 60 % du trafic de données mondial. Le nuage de données n'est pas quelque chose de virtuel, il y a des centres de données derrière ça. Ces centres de données, qui regroupent les serveurs et l'infrastructure informatique essentielle au fonctionnement du réseau Internet, ont besoin d'une quantité massive d'énergie pour fonctionner. Et pour éviter les pannes, ces centres doivent être sans cesse refroidis. Et ça, c'est sans compter tous les déchets électroniques produits par ces centres.



Être ancrés dans la réalité et le sol au lieu de planter des arbres dans la garnotte

Notre relation aux arbustes et aux arbres partage une similitude avec les relations que nous entretenons avec nos voisins; on leur accorde peu d'attention. On nie presque leur existence même. Et lorsqu'on est obligé de les prendre en compte, c'est souvent de manière très utilitaire. À quoi peuvent-ils bien nous servir? Pour la majorité d'entre nous, les arbres sont vus comme une ressource naturelle à exploiter : matériaux de construction, bois de chauffage, ce qui sert à faire du papier et du carton, etc. Ou encore pire, comme une nuisance : des arbres à abattre pour construire une maison ou une tour à condos. Rares sont ceux et celles qui reconnaissent leur existence en soi, prenant en compte toute leur complexité et de quoi ils sont capables.



Depuis des années, je m'amuse à les observer, les mêmes arbres, jour après jour, et j'ai appris à les connaître, à les voir se mouvoir et interagir avec leur environnement. Un respect grandissant envers ces êtres magnifiques s'est développé chez moi, je dirais même une admiration, car les arbres démontrent de belles qualités; ils sont calmes, ils prennent leur temps, ils analysent les situations avec patience, ils s'adaptent peu à peu aux différentes conditions, ils communiquent avec les leurs et ils misent sur l'entraide pour survivre. Des êtres sages, qui ne cherchent pas à s'autodétruire. L'humain est un être social qui imite son entourage. On peut alors se questionner sur le lien possible entre le fait de vivre physiquement en dehors des liens établis dans une forêt et notre irresponsabilité à l'égard de tout être vivant.

Mon activité préférée est sans aucun doute la promenade, fait en toute légèreté. Je me promène dès que j'en ai l'occasion dans les diverses ruelles de la ville comme dans une forêt peu fréquentée. Durant le confinement, dans mon quartier, j'ai même pu marcher dans des rues désertes, libérées des consommateurs et

des banlieusards. On pouvait y entendre le silence et le chant des oiseaux était plus clair, un phénomène rare où je suis situé. Je n'ai pas pu en profiter tant que ça, car je devais me lever tôt pour aller travailler, dans des conditions de travail lacunaires. J'erre donc dans différents lieux et j'observe ce qui m'entoure, comme ma mère aime bien le faire, et maintenant mes enfants aussi.

Comme tout le monde, je suis un produit de notre société. Totalement déconnecté de mon habitat naturel, j'ai appris les noms des arbres, arbustes et plantes dans les livres taxinomiques. Ça a pris plusieurs années avant d'être à l'aise de les nommer, car quelques photos et une description scientifique représentent peu souvent ce qu'on voit devant soi. Tout comme avec les individus humains, les arbres diffèrent les uns des autres, par leur âge, où ils sont situés, les conditions du sol, la luminosité qu'ils reçoivent et les individus qui les entourent.

Dans mes promenades, je joue souvent à nommer tout ce que je vois, et quand je ne suis pas sûr, je prends une photo et je la compare avec celles que je rencontre dans un livre ou sur le net. Je ne trouve pas toujours de réponse et ça va. Je ne regarde pas les plates-bandes, car on y retrouve plusieurs espèces modifiées ou exotiques. Je parcours surtout les ruelles, car l'espace y est moins contrôlé et la nature reprend parfois ses droits, surtout dans la cour arrière de ces voisins « négligents ». Un constat s'impose sur les terrains semi-abandonnés ou les espaces dévastés par la machinerie : des espèces non indigènes pour la plupart, mais établies depuis longtemps, s'implantent rapidement et couvrent toute la surface du sol. Les vieilles forêts n'existent plus.

Récemment, j'ai noté que les autorités de la province et des villes semblent un peu plus actives avec leur politique de plantage d'arbres. À première vue, c'est bien, je ne peux pas être contre. Toutefois, en y regardant de plus près, on note une certaine hypocrisie dans cette politique et



surtout de l'ignorance de la vie des arbres. Combien d'espaces sont rasés pour construire des quartiers de maison unifamiliale sans arbres? Et l'étalement urbain ne semble pas sur le point de s'arrêter. Aussi, on plante beaucoup dans des lieux non propices aux arbres (bordures d'autoroutes, terrains contaminés, rues commerciales). On leur offre des conditions de vie de merde : un espace d'un mètre carré de terre peu profonde entouré de ciment, ou coincé entre un champ bourré de pesticides et une autoroute à la merci des vents forts.

Ça me rappelle le quartier montréalais où j'ai grandi, où poussait une très grande variété d'arbres d'espèces indigènes. Quartier ouvrier docile né durant les années 50, les maisons se faisaient acheter puis détruire afin d'y construire des grosses cabanes bourgeoises laides 50 ans plutard. Toutefois, ces nouveaux résidents devaient payer des milliers de dollars pour faire couper tous ces arbres sur leur terrain qu'ils venaient d'acheter. Alors ces riches bâtards ont contacté leurs amis de la ville et ceux-ci ont passé un règlement pour couper tous les arbres aux frais de la municipalité. Le nouveau règlement stipulait que rendu à un certain stade, les arbres devaient être abattus, car des branches pouvaient se briser et chuter sur les voitures, et donc, faire grimper les assurances sur leurs autos de luxe. Alors en l'espace d'une année environ, des centaines d'arbres, des érables, des hêtres, des peupliers, des chênes et des sapins, entre autres, ont été abattus, me plongeant dans une désolation profonde à chaque fois que je visitais mes proches et un certain goût de vengeance s'est développé.

En 2018, dans la région de la Matawinie dans le nord de Lanaudière, sur les terres atikamekws, le gouvernement a mis de l'avant un plan d'aménagement autorisant les compagnies forestières à procéder à de nouvelles coupes à blanc (appelées « coupes avec protection de la régénération et des sols » [CPRS]) sur 4930 kilomètres carrés de forêt (1). Raser une forêt est devenu un aménagement, beau reflet d'un esprit tordu des fonctionnaires de l'État. Déjà aux prises avec l'exploitation minière (graphite) à St-Michel-des-Saints (2), les plans de coupes prévus (PAFIO 2020-2025) s'appliquent sur les territoires atikamekws, les parcs régionaux, les réserves de biodiversité, le Sentier national, les ZEC et les pourvoiries. Le gouvernement a même annoncé un nouveau régime forestier garantissant des volumes de bois aux compagnies sur plusieurs années, partout à travers la province (3). Le contrôle sur l'industrie forestière est déficient ou carrément inexistant. De plus, le secteur public défraie toujours les coûts pour les routes et le reboisement, constituant une forme de subvention de l'État aux entreprises forestières. Les épinettes et les bouleaux commençaient à peine à tomber pour faire place aux érables, tilleuls et chênes, se rapprochant de la forêt originale de cette région, qu'on rase tout. Après une coupe, les racines se décomposent, les branches et les arbustes dessèchent rapidement et forment un bon combustible

pour les incendies de forêt. Bien content de voir une opposition qui s'est organisée (Mobilisation Matawanie Ekoni Aci). Toutefois, je trouve ça dommage d'entendre parfois certaines revendications limitées à la protection du territoire près de certains lacs et des sentiers de randonnée pédestre seulement. La terre brûle pis on demande encore des miettes.

Donc, on rase des forêts pis après on s'étonne que les chevreuils, dindons, rats laveurs, lièvres et mouffettes s'installent sur les terrains et abîment leur aménagement paysager. On empiète chaque année sur les habitats de centaines d'animaux qui, pour survivre, n'ont pas le choix de s'adapter à nos aménagements. Cette destruction des habitats naturels et l'élevage industriel d'animaux de ferme sont à l'origine de l'éclosion de nouveaux virus chez les animaux transmis aux humains. Pour plusieurs personnes, il est inconcevable d'arrêter la marche du progrès. Pour d'autres, c'est plus inconsciemment, elles ne voient pas ou ne veulent pas voir les conséquences du mode de vie qu'elles mettent de l'avant. Ce n'est pas l'usage de voitures électriques qui changera le résultat final.

On est en partie ignorant de la vie des arbres. Les arbres, ça ne vit pas en solitaire, ça vit en communauté, et une communauté qui s'adapte perpétuellement et se diversifie. Pas étonnant qu'on l'ait oublié, car on vit dans un monde artificiel où les espaces ont été privatisés depuis longtemps.

La forêt constitue une organisation sociale en soi. Plantez des arbres dans des villes (banlieues incluses) et des bords d'autoroute, vous allez les voir mourir d'une mort prématurée en espace de quelques décennies, parfois même quelques années. En pépinière, on prend soin des jeunes arbres, on les traite aux petits oignons, on contrôle leur environnement, on les arrose régulièrement, on y ajoute des engrais, on les surveille. Ils ne sont pas soutenus par leurs pairs, ils n'apprennent pas des erreurs et ne s'ajustent pas. Puis, on les plante, où que la population peut les voir. Avec un début d'été chaud et sec comme nous avons eu, aucune surprise de voir les feuilles des jeunes arbres se recroqueviller et les branches se dessécher. Donc, on les cajole en pépinière puis on leur fait subir une série de souffrances, à l'image de l'éducation des enfants dans notre société (de l'hyperprotection soutenue des parents à la régulation et la discipline anti-créative des écoles).



Un arbre ne peut pas à lui seul créer les conditions équilibrées pour assurer sa survie. Seul, il se retrouve sans défense face au vent, à la pluie, au gel et à la sécheresse. Les arbres en milieu urbain et en banlieue manquent cruellement d'espace pour les racines : ils sont emprisonnés par le béton avec seulement un mètre carré d'une mince couche de terre. Ils n'entretiennent aucune interdépendance avec leurs voisins, ils ne reçoivent aucune aide, rien. Voir des arbres entourés de béton et d'asphalte, c'est comme marcher dans la rue pis voir des animaux en cage luttant pour leur survie, à tous les cinq mètres. Se démener seul dans une cage construite par son « partenaire » n'est pas du tout évident pour un humain, ce n'est pas différent pour un arbre. Seuls, atomisés, à quelques mètres d'un autre arbre, mais sans pouvoir communiquer avec lui, isolés face aux épreuves de la vie réelle, comme la masse d'atomes que nous sommes, les arbres, tout comme les humains, subissent un stress énorme, de l'anxiété, certains craquent, mais tous finissent par ne pas atteindre un grand âge.

Des arbres peuvent facilement vivre une centaine d'années, quelques siècles pour certaines espèces, voire un millier d'années dans certaines conditions. Des arbres à Montréal, situés dans des



parcs, ont plus de 200 ans et certains sont toujours en relative bonne santé. La plupart des individus d'une même espèce sont reliés entre eux par un réseau racinaire. Alors, même quand un arbre est coupé, elle peut survivre grâce à l'aide de ses voisins qui le soutiennent à travers les racines, et de nouvelles boutures peuvent apparaître et l'arbre survit. Les arbres font des échanges de substances nutritives et interviennent auprès de leur voisin en cas de besoin. Un arbre n'est jamais isolé en forêt.

Les arbres ont un comportement social, ils partagent leur nourriture avec leurs voisins et entretiennent leurs « concurrents ». Ils ne sont pas en compétition perpétuelle et ils n'ont pas nécessairement besoin d'espace entre eux. Porter attention aux arbres, durant une période assez longue, permet de savoir comment agir afin de mieux les soutenir.

Les arbres vivent en groupe, en groupe d'entraide, en communauté vivante, c'est-à-dire avec des relations

directes et évolutives, comme nous le faisons depuis des milliers d'années à l'extérieur des zones civilisées. À plusieurs, ils modèrent les températures extrêmes, emmagasinent de l'eau et augmentent l'humidité atmosphérique. C'est seulement en collectif qu'ils peuvent vivre en sécurité et connaître une grande longévité. C'est parce que les arbres pensent avant tout à la communauté qu'elles vivent longtemps. Quand ils vivent en groupe serré, la répartition des substances nutritives et de l'eau entre les arbres est à son meilleur, chaque arbre se développe donc à son plein potentiel. Les arbres compensent et donnent généreusement à leurs semblables qui peinent à se nourrir.

Contrairement à ce que plusieurs pensent, plus les individus sont serrés, plus ils sont productifs. Plus on éclaircit une forêt, plus le nombre d'individus d'arbres en situation de faiblesse augmente et ceux qui en profitent, à court terme, se retrouvent isolés plus tard et ne vieillissent pas aussi longtemps qu'ils auraient pu. Mais quand l'objectif est de raser une forêt à chaque soixante ans environ, on s'en câlisse. On privilégie donc des forêts de type plantation, avec des arbres bien alignés (pour la machinerie) et qui poussent rapidement, afin d'augmenter les profits. Le bien-être d'un arbre dépend de la communauté. Si les « faibles » disparaissent, la forêt se fragilise aux brûlures du soleil et aux vents violents qui pénètrent jusqu'au sol, ce qui modifie le milieu frais et humide d'une forêt en santé à un milieu sec et chaud, propice aux maladies, parasites et feu de forêt. Quand un arbre se fait attaquer, il requiert l'assistance des autres, c'est ensemble qu'ils repoussent les attaques. Ils s'aident les uns les autres sans condition.

Les arbres communiquent entre eux par diverses manières. D'abord, ils détiennent un langage olfactif très développé : ils ont la capacité d'émettre des substances odorantes. Les fleurs envoient des messages olfactif, qui sont destinées aux abeilles et autres bestioles. La forme et couleur des fleurs sont elles aussi des signaux pour attirer leur attention. Ensuite, lorsque les feuilles d'un arbre se font brouter par des animaux, ils peuvent augmenter en quelques minutes la teneur en substances toxiques de leurs feuilles et avertissent leurs voisins en émettant un gaz, qui eux augmentent la teneur en substances toxiques dans leurs feuilles à leur tour. Les animaux non humains, qui n'ignorent rien de ce qui se passe, remontent le vent pour brouter des arbres qui n'ont pas été avertis. Les chênes envoient des tanins amers et toxiques dans leur écorce et feuilles tandis que les saules fabriquent de la salicyline avec le même objectif, c'est-à-dire repousser les ravageurs.

Des recherches ont aussi démontré que le tissu végétal d'un arbre envoie des signaux électriques comme dans le corps humain en cas de blessure, à la vitesse d'un centimètre par seconde.

Comparativement aux animaux, le signal d'alerte est très lent. Les arbres reconnaissent aussi la salive des chenilles qui s'en prend à eux. Ils peuvent émettre des substances pour attirer des prédateurs spécifiques. Ils envoient non seulement leur message par l'air, mais aussi par les racines. Les champignons servent de moyens de communication ultrarapide entre les arbres sur de longues distances. La densité du système de filaments (mycélium), invisibles à l'œil nu, peut s'étendre sur plusieurs kilomètres et met en réseau des forêts entières, en assurant l'échange d'informations sur les insectes, la sécheresse du sol ou autres problèmes qu'elles rencontrent. Un arbre peut démultiplier la surface utile de ses racines comme avec le lactaire-chêne, donc pomper plus d'eau et de nutriments. En fait, les champignons forment un réseau de redistribution des nutriments. Ils prêtent assistance aux arbres et filtrent les métaux lourds qui sont dommageables pour les racines.

Une étude a aussi démontré que les arbres se communiquent entre eux par des sons, plus précisément des craquements des racines. Ces chercheurs ont observé qu'à une certaine fréquence, les pointes des autres racines s'orientaient dans la direction du bruit. Une autre recherche a démontré que des arbres peuvent garder en mémoire des leçons. Des arbres stockent des informations dans les pointes de leurs racines et envoient des signaux électriques. Les racines analysent les situations et induisent des modifications de comportement. Les arbres ne sont différents que dans le temps nécessaire au traitement des informations puis à leur transformation en actions. Sont-ils par ce fait même des organismes inférieurs à nous?



Le progrès (technique, industriel, économique, politique...) s'est développé dans tous les domaines de la vie, en dévastant les bases biologiques des milieux de vie et soumettant tous les espaces aux nécessités de son fonctionnement. Il a remplacé toute réalité et relation avec autrui par des rapports hiérarchiques et marchands. On a peu à peu privatisé et clôturé champs, prés, forêts, rivières, montagnes afin détruire l'usage collectif de ces espaces et de soumettre les populations. On a graduellement perdu nos contacts avec les autres formes de vie et les arbres ont peu à peu été perçus comme une matière première uniquement. Le discours des technologies vertes promues par l'État et l'industrie n'est qu'une stratégie afin de garantir la poursuite du développement économique : la gestion régulée des ressources, mesures pour économiser l'énergie, tout passe par le filtre de l'optimisation et de la logique sécuritaire et économiciste. Les communautés ont travaillé les terres et les forêts de manière à subvenir à tous leurs besoins sans les épuiser.

Face une telle destruction des milieux naturels, on reste planter là, en spectateur passif, comme un arbre encastré dans un trottoir, à subir inlassablement l'action des autres.



Qu'est-ce que les forêts t'ont fait pour mériter un tel traitement?

À force d'en côtoyer, à les observer, j'ai appris à un peu mieux comprendre leur vie. Même sans pouvoir les identifier précisément par leur nom, je connaissais leur cycle annuel et à m'adapter à leur présence. L'expérience directe permet d'y comprendre les subtilités. Mais notre rapport au monde naturel est continuellement réifié par la technologie. Par exemple, des entrepreneurs ont développé au moins deux applications pour reconnaître les arbres, arbustes et plantes. À l'aide de votre téléphone, vous pouvez maintenant prendre une photo de l'individu en question et l'application vous dira ce que c'est et vous fournira plein d'autres informations « utiles » sur celui-ci. Un ami a comparé ça à Pokémon Go. Un filtre supplémentaire s'installe entre vous et l'être vivant, ce dernier est réduit au statut de simple objet face à toi. Et les informations fournies par ces apps ne permettent même pas de bien les connaître. C'est comme dire qu'il suffit de savoir

que c'est un humain que tu comprends tous les êtres humains de ce monde. Les espèces d'arbres peuvent se ressembler, dépendant de leur âge et la saison, entre autres. Ça prend bien plus qu'une photo pour reconnaître un être vivant. De plus, ces applications se trompent le tiers des fois. Il faut du temps, beaucoup de temps à les observer, de tous les angles, et des efforts, pour arriver à comprendre comment qu'ils vivent.

Nous sommes des êtres imitatifs, vous n'avez qu'à observer des enfants agir, ils imitent bien souvent leur parent ou d'autres personnes significatives de leur entourage dans les façons de faire face à une situation donnée. Ils ont un grand pouvoir d'imitation. Comme être ne vivant plus au sein d'un monde comprenant l'univers de la forêt, nous ne côtoyons plus les différents animaux et végétaux qui l'habitent et la composent. Nous ne participons plus aux relations qui se forment et qui existent dans celle-ci. En d'autres mots, nous ne faisons plus part de la constellation de relations des forêts. Pas surprenant alors que notre organisation sociale en est une hiérarchique, uniforme et que nos relations interpersonnelles sont dysfonctionnelles. D'où l'importance de changer les conditions. Les enfants créent aussi, lorsqu'on les laisse faire par eux-mêmes.

Les arbres m'ont appris une autre leçon : celle de prendre son temps (surtout le matin...). Prendre son temps comme solution face à tout problème, spécialement relationnel. Te jeter dans l'action ne fait souvent qu'empirer le problème, parce que tu ne réfléchis pas aux diverses conséquences et tes actions précipitées ne sont bien souvent qu'inutiles, voire néfastes, même. Malheureusement, on a tellement fait n'importe quoi ces derniers siècles, agit dans tous les sens et rapidement, et cette rapidité à agir sans réfléchir est tellement ancrée en nous, que d'arrêter tout ça (de la destruction des habitats naturels, de la biodiversité, aux relations de pouvoir exercés sur autrui et aux reproductions de nos traumatismes) semble être devenue une avenue peu probable. S'il y a une chose que je souhaite voir se déployer rapidement, c'est bien l'effondrement de notre civilisation.

1. Notez que cette région a déjà connu trois coupes à blanc.

2. « Le graphite naturel est au cœur de la révolution énergétique. Il est une composante importante des batteries lithium-ion, essentielles au fonctionnement des véhicules électriques et des systèmes de stockage d'énergie » extrait du site nouveau monde.ca, projet minier de graphite à St-Michel-des-Saints.

Voir cette capsule vidéo pour plus d'informations : <http://desterresminees.pasc.ca/destruction-durable/>

3. Sur une superficie de 1 667 000 km² au Québec (dont 78 % terrestre), 440 000 km² sont considérés comme « terrain forestier productif », donc environ le 1/3 du territoire.

Anarchiste d'esprit *ou* *anarchiste de parole*

On ne connaissait pas personnellement Aragorn, mais il est indéniable que toute l'énergie qu'il a dévouée au milieu anarchiste s'est fait ressentir jusqu'à nous. Elle a impulsé et porté des projets qui sont devenus d'usage commun, comme The Anarchist Library et anarchistnews; ou encore Little Black Cart et la revue Black Seed avec lesquels on a apprécié échanger et rediffuser, et qui malgré les menaces et les attaques d'une cabale de démagogues qui se prennent pour les hauts-prêtres de la Sainte Insurrection, ont eue le courage d'aborder des questions désagréables qui depuis toujours nous dévisagent, qu'on le veuille ou non. Ils ont été des diffuseurs importants pour des tendances moins conformistes, plus proches de l'écologie profonde, de l'exploration égoïste, anticoloniale et artistique. Sur ce plan, leurs publications ont apporté du souffle aux débats.

Bien qu'Aragorn ait beaucoup fait pour aider à diffuser les écrits des autres, au fil des ans il a aussi lui-même contribué plusieurs textes stimulants, qui s'aventurent hors des sentiers battus. C'est avec regret que nous avons appris qu'il n'écrirait plus. Il fait partie de ces voix qui rient et sèment le doute au moment où il nous fait défaut.

L'extrait que nous vous proposons est repris d'un texte plus long intitulé Locating An Indigenous Anarchism, publié initialement en 2005 dans Green Anarchy et plus récemment dans le dernier et ultime numéro de Black Seed. Quelques paroles qui reparaisent d'appoint à une ère où on semble vouloir facilement croire que notre relation avec le monde se résume à des postures politiques et identitaires et où « la forme qu'a prise la critique anarchiste des événements dans le monde sert plutôt à façonner une compréhension de ce que les vrais anarchistes croient plutôt que de ce qu'est le monde. »

Au revoir Aragorn! Que ton rire se mêle à celui de tes ancêtres.

Chez les peuples autochtones en général, et plus spécifiquement les peuples autochtones d'Amérique du Nord, le terme anarchiste n'a jusqu'à présent pas joui de la meilleure perception. Il y a quelques exceptions notables (dont Rob los Ricos, Zig Zag et moi-même), mais l'attitude générale est résumé dans cette phrase de Ward Churchill « Je partage de nombreuses valeurs anarchistes, comme l'opposition à l'État, mais... » Ce qui soulève la question : pourquoi les autochtones n'ont pas plus d'intérêt envers l'anarchisme?



La réponse la plus évidente à cette question c'est que l'anarchisme fait partie d'une tradition européenne si éloignée du *mainstream* que ce n'est généralement pas intéressant (ou accessible) aux non occidentaux.

C'est en grande partie vrai, mais ce n'est pas toute la réponse. Une autre partie de la réponse peut se percevoir dans le nombre étonnamment élevé d'anarchistes qui soutiennent que la race n'a

pas d'importance; qu'au mieux, c'est un outil utilisé (par *the Man* [NdT : l'Autorité]) pour nous diviser et qu'au pire, c'est quelque chose qui fera basculer la société vers le tribalisme [sic]. En dehors de la question de savoir si ces arguments sont bien-fondés (je crois qu'ils se tiennent par soi), deux principes qui n'ont pas été discutés en détail jusqu'à présent sont enfreints : l'autodétermination et la décentralisation radicale.

L'autodétermination devrait s'interpréter comme le désir des personnes auto-organisées (que ce soit par tradition, choix individuel ou inclination) de décider comment elles veulent vivre ensemble. Ça peut paraître simplement comme du bon sens, et c'est le cas, mais c'est aussi un principe qui est systématiquement violé par les personnes qui croient que leur système de valeurs supplante ceux de leur entourage. La question à laquelle les anarchistes de toutes tendances doivent trouver leur propre réponse est de savoir s'ils/elles sont capables de faire face aux conséquences que d'autres personnes vivent d'une manière qu'elles/ils jugent répréhensible.

La décentralisation radicale est une issue qui semble probable pour la plupart des positions anarchistes. Il y a très peu d'anarchistes (à part de la ParEcon [NdT : économie participative]) qui croient qu'une société anarchiste aura une seule et unique réponse pour la politique, pour l'économie ou la culture. Plus qu'une simple conséquence, le principe de la décentralisation radicale signifie plutôt qu'il est préférable qu'il n'y ait pas de centre.

Si les anarchistes ne sont pas en mesure d'appliquer les principes de l'autodétermination au fait que de véritables personnes en chair et en os s'identifient parmi des catégories raciales et culturelles et que cette identification a des conséquences en termes de relations mutuelles, pouvons-nous

vraiment nous étonner que les autochtones (ou soi-disant personnes de couleur) n'aient pas d'intérêt à cohabiter? De plus, si les anarchistes sont incapables de voir que les conséquences de leur propre politique entraînent la création de normes sociales et de cultures dans lesquelles ces personnes ne se sentiraient pas à l'aise, et ce dans un environnement social véritablement décentralisé, comment espèrent elles/ils pouvoir faire face aux personnes avec lesquelles elles/ils ne se sentent pas à l'aise dans le contexte actuel?

La réponse c'est que ces anarchistes ne s'attendent pas à devoir traiter avec qui que ce soit à l'extérieur de leur compréhension de la réalité. Ils s'attendent à ce que la réalité se conforme à leur compréhension subjective de celle-ci.



Ce problème s'étend à la troisième raison pour laquelle les autochtones ne s'intéressent pas à l'anarchisme. Comme la plupart des tendances politiques, l'anarchisme a mis au point un langage, une cadence et un ensemble de priorités distinctes. La tradition de ces distinctions est ce qui continue de faire le pont entre de nombreuses factions anarchistes qui ont sinon très peu de choses en commun. Cette tradition n'est pas une tradition de recrutement. Il n'y a qu'une petite tradition évangélique dans l'anarchisme. C'est en grande partie une tradition impénétrable hors d'elle-même.

Ce n'est pas un problème hors de lui-même. Le problème est qu'elle est accompagnée de l'arrogance des éduqués et des pires excès de la politique radicale. Cela se voit clairement dans la distinction qui continue d'être faite entre une tradition discrète de l'anarchisme et des actions qui sont anarchiques. Les anarchistes aimeraient avoir les deux : voir leur tradition à la fois croissante et vitale, tout en étant intransigeante et profondément radicale. Puisqu'une société anarchiste serait d'une telle rupture avec ce que nous vivons dans ce monde, ce serait vraiment différent. Il est impossible de percevoir un scénario qui nous mène d'ici jusque là. Il n'y a pas de chemin.

L'analyse anarchiste des zapatistes en est un bon exemple. Les anarchistes ont compris qu'il s'agissait d'une lutte autochtone, qu'elle était armée et décentralisée, mais vont habituellement modérer leur enthousiasme par des avertissements à propos de a) la valorisation du sous-commandant Marcos, b) les différences entre la social-démocratie et l'anarchisme, c) le problème de négocier avec l'État pour des réformes, etc., etc. Ces points sont valables et la critique n'est pas particulièrement le problème. Le problème c'est que la critique anarchiste est généralement plus répétitive qu'elle n'est inspirée ou influente. Les critiques répétitives sont utiles pour mettre tous les membres d'une tendance politique sur la même longueur

d'onde. La critique nous aide à comprendre la différence entre l'illusion et la réalité. Cependant, la forme qu'a prise la critique anarchiste des événements dans le monde sert plutôt à façonner une compréhension de ce que les vrais anarchistes croient plutôt que de ce qu'est le monde.

Tant que les médiateurs de l'anarchisme continueront à être les détenteurs de la Critique la Plus Appropriée, l'anarchisme continuera d'être une secte isolée, éloignée de tout événement particulièrement anarchique qui se produise dans le monde. Cela continuera à rendre la tendance insignifiante pour les personnes intéressées à participer à des événements anarchiques.

- Aragorn!

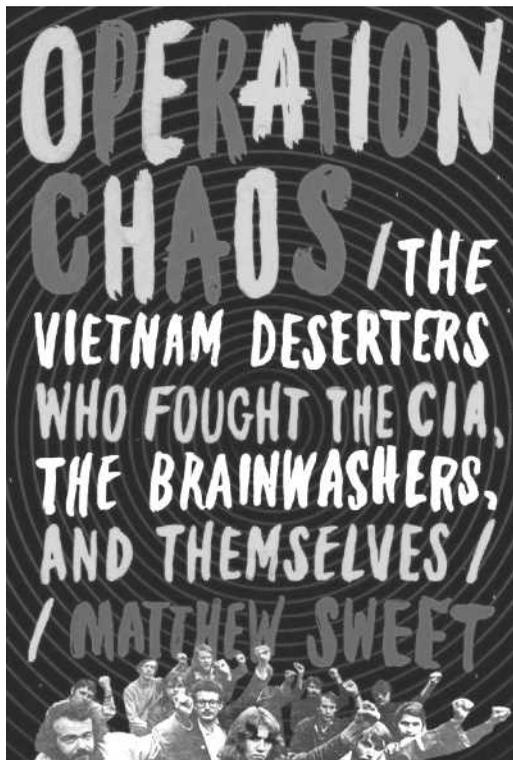


Compte-rendu de livre

OPERATION CHAOS, HENRY HOLT AND COMPANY, PAR MATTHEW SWEET, 2018.

Operation Chaos, par Matthew Sweet, raconte l'histoire du American Deserters Committee (ADC), fondé à Stockholm en février 1968. Le titre du livre est le nom d'une opération menée par la CIA.

Presque un demi-siècle après la mise sur pied de l'ADC, l'auteur est allé à la recherche des gens qui en faisaient partie. Certains ont refusé de lui parler. D'autres ont parlé de plein gré. Mais le livre est plus qu'une historique de l'ADC. On y trouve de la paranoïa et de l'abus de pouvoir, des chefs charismatiques et du lavage de cerveau, la théorie de l'avant-garde marxiste-léniniste; et, par la suite, l'implication de quelques anciens membres de l'ADC dans le culte politique bizarre de Lyndon LaRouche, le sujet de la deuxième moitié du livre.



Pendant les années 60, les luttes des Afro-descendants et la contestation concernant la guerre au Vietnam ont profondément ébranlé les États-Unis. Au Vietnam à cette époque, les Américains avaient remplacé la France comme présence coloniale. Suite à leur défaite militaire pendant les années 50, les Français avaient été mis dehors. L'implication de l'armée américaine a augmenté considérablement à partir de 1965 sous la présidence démocrate de Lyndon Johnson et un mouvement en opposition à la guerre a pris de l'ampleur aux États-Unis. La conscription était en vigueur et on risquait de recevoir une lettre du gouvernement qui obligeait la personne qui l'a reçu à faire son service. Les réfractaires et déserteurs étaient

nombreux et des réseaux se sont établis pour les aider. Beaucoup fuyaient au Canada. (J'en fréquentais à Toronto à l'époque). Il existait aussi des réseaux et comités en Europe et au Japon.

En Europe, la Suède, formellement neutre, était le pays le plus accueillant envers les déserteurs. Il existait des comités en France, mais suite aux événements de mai 68, le gouvernement a durci sa position envers les déserteurs, considérés comme sympathiques au soulèvement qui venait de secouer le pays. Bon nombre ont fui en Suède.

Bill Jones, un déserteur qui avait été stationné en Allemagne, est devenu le porte-parole de l'ADC. Michael Vale, un individu très controversé, y a joué un rôle clé. Plus âgé et fort actif dans le groupe, il n'était pas lui-même un déserteur.

Le comité organisait des manifs, enregistrait des émissions radiophoniques et organisait des conférences de presse.

Le 4 juillet 1968, Independence Day, la fête nationale des États-Unis, l'ambassade américaine avait organisé un party sur la pelouse. Une vingtaine de déserteurs de l'ADC ont fait irruption scandant « U.S. out of Vietnam. » Les flics ont été appelés et sept arrestations ont eu lieu. Plus tard ce même soir, une centaine de personnes ont assisté à une vigile devant le poste de police où se trouvaient les gens arrêtés.

Finalement, les prisonniers ont été relâchés sans chef d'accusation.

Des membres de l'ADC ont joué dans le film *Joe Hill* du réalisateur Bo Widerberg sur la vie du musicien et membre du syndicat radical Industrial Workers of the World. Accusé d'un



meurtre qu'il n'a pas commis, Hill a été exécuté par l'État américain.

Au printemps 1969, le film *Deserter USA*, par deux jeunes cinéastes suédois, a mis en vedette des membres de l'ADC dont Bill Jones et Michael Vale. Il s'agissait d'un film de fiction où certains aspects étaient basés sur des faits réels.

Michael Vale

En décrivant l'atmosphère dans l'ADC, Sweet se penche en détail sur le rôle de Michael Vale, un marxiste influencé par Trotsky. Il est devenu un genre de chef et éminence grise. « I don't know what he did to them, but he had power over them », une personne raconte.

Une autre parle de lavage de cerveau. Une autre décrit un processus d'« ego-stripping » employé par Vale. Ce qui avait pour but « to take people and tell them that they were really nothing. That they were pretentious and spoiled. Not cadre material. Not working class. And on and on. To strip away the positive structure that person represented in terms of their mind, ego, and spirit. »

Infiltré?

Les membres de l'ADC croyaient que l'organisation était infiltrée par la CIA et une atmosphère de paranoïa régnait où les gens s'accusaient et se soupçonnaient mutuellement. Sweet a fait des recherches dans la mesure du possible (la CIA détruit ou rend inaccessible ses archives) mais il a été incapable d'identifier définitivement un agent dans le groupe. Par contre, des agents aux noms de code Petunia et MHYIELD ont passé par Stockholm et ont fourni des informations sur le comité.



En 1968 Philip Callicoat, un jeune déserteur, a fini par appeler son père qui a pris un avion pour Stockholm. Ils sont allés à l'ambassade américaine puis le lendemain soir ils ont atterri aux États-Unis dans un avion militaire. En échange d'éviter des chefs d'accusation, il a raconté ce qu'il savait sur les gens qui l'ont aidé à s'évader au Japon et sur l'ADC dont il n'était pas membre.

L'ADC a reçu des lettres anonymes menaçantes et leurs familles aux États-Unis ont été harcelées. Étrangement, des déserteurs qui n'avaient pas informé leurs parents d'où ils se trouvaient ont reçu des lettres d'eux, les implorant de revenir.

En réaction à Vale et sa bande, une scission a eu lieu et la majorité des gens ont quitté et un autre groupe, the Underground Railway, a été créé. Le groupe de Vale a gardé le nom de l'ADC. Éventuellement, Vale a quitté Stockholm pour voyager en Europe pour nouer des contacts. En octobre 1970, des membres du groupe de Vale ont signé un Dissolution Statement of the American Deserters Committee. La plupart n'étaient déjà plus en Suède. Tandis que les signataires s'apprêtaient à suivre Vale dans sa prochaine aventure politique, d'autres personnes étaient en désaccord avec la dissolution et l'ADC continuait à vivre, contrôlé par une poignée de gens influencés par le maoïsme, l'Albanie et la Corée du Nord.

Vale s'est installé à Francfort où il essayait avec d'autres personnes d'influencer directement des gens sur les bases militaires américaines, par exemple en distribuant une publication. Alors, dans son évolution Vale arrive à un tournant, « a very existential situation. » Il croit avoir besoin d'une « bigger organization. » Une vraie avant-garde. Et il croit l'avoir trouvé dans le groupe de Lyndon LaRouche, the National Caucus of Labor Committees. Un ancien membre du groupe trotskiste Socialist Workers Party, LaRouche a fondé sa propre organisation en mars 1969 où il exerçait un contrôle total. Vale a rencontré LaRouche et il a adhéré à l'organisation. Il est resté peu de temps. « I didn't trust him and he didn't trust me, » dit-il concernant LaRouche. Mais plusieurs personnes influencées par lui continuaient à participer dans l'organisation. La deuxième moitié du livre traite de l'itinéraire de ces individus.

Et quelle histoire de fou. En 1973, le NCLC a mis en œuvre Operation Mop-Up. Il s'agissait d'attaquer physiquement, de « balayer » les autres groupes de gauche.



Employant des massues et du karaté, des militants du NCLC faisaient irruption dans des événements et foutaient le bordel.

LaRouche a instauré un régime d'ego-stripping intense et sophistiqué comparé à celui de Vale. Le but était de fabriquer des militants à cent pour cent sous le contrôle de la volonté et des errements du chef.

L'organisation a fini par quitter l'extrême gauche pour foncer dans un brouillard de théories de la conspiration proposées par LaRouche. Vu de 2020 où les théories de la conspiration foisonnent, c'était une évolution on ne peut plus moderne.

Commentaires

En refusant de participer à la guerre, de sacrifier littéralement leurs vies, les réfractaires et déserteurs envoyaient un message fort et dangereux pour l'État.

Politiquement à l'époque de l'ADC, l'étoile de l'Union soviétique avait pâli mais le marxisme-léninisme restait l'approche dominante dans le milieu dit radical. Le vieux trotskisme rôdait encore comme pseudo-opposition et un milieu « antirévissionniste » orienté vers la Chine et l'Albanie critiquait l'Union soviétique pour ses soi-disant concessions envers le capitalisme et les pays de l'Ouest. Au Québec, cette tendance était représentée par le Parti communiste ouvrier (PCO) et l'organisation En Lutte! dirigé par un ancien felquist. Ces organisations ont éclaté pendant les années 80.

Matthew Sweet n'est pas un auteur radical et son bouquin est du journalisme compétent, pas plus. Mais le livre éclaire des aspects peu fouillés de la guerre au Vietnam, cette guerre qui a tant traumatisé et traumatise encore les États-Unis.

Voici à quoi ressemble le terrorisme domestique

Le domicile est où la haine est située

Cara Hoffman

FIFTH ESTATE # 406, printemps 2020, Vol. 55 n° 2, page 17

Il y a plus de dix ans, j'ai travaillé comme journaliste dans une petite ville rurale de l'État de New York. J'ai suivi les rondes de police pendant un certain temps et j'ai été chargée de survoler à chaque matin le livre où les arrestations, faits et autres événements sont répertoriés pour voir s'il y avait des crimes dignes de mention.

Lors de ma première journée de travail dans cet endroit de 1 800 habitants, le chef de la police m'a dit qu'il ne publierait pas le document. "Nous n'avons aucun crime à signaler", a-t-il dit. "seulement des domestiques."

"Si quelqu'un vole l'épicerie ou est arrêté pour CSI [conduite sous l'influence]", il a dit, "Je vous le ferai savoir".

Dans d'autres journaux régionaux, une partie de mon travail consistait à réviser le livre du quartier général de la police d'État et des services de police locaux, qui n'ont pas hésité à me le donner. Ces documents étaient de longues listes de noms d'hommes, suivi des crimes qu'ils avaient commis.

Travaillant comme journaliste policier, même pour les plus petites publications, les modèles suivants émergent. Les crimes « domestiques » - harcèlement, traque, attouchement, coups et blessures, viol et menaces de mort se produisent à peu près à la même fréquence chaque semaine. Les seuls autres crimes commis aussi souvent étaient des infractions liées aux drogues.

Je n'ai pas vécu dans une région particulièrement violente du pays, mais encore, ces histoires, ces « domestiques », se répètent dans chaque creux et flanc de colline, créant ainsi une atmosphère de terreur pour les femmes qui les vivent, suffisamment omniprésente pour être mémorables, considérées comme insignifiantes à plus grande échelle.

Invariablement cependant, les personnes connues pour avoir maltraité les autres, si elles ne sont pas empêchées, commettent des actes plus violents. Comme l'homme qui a assassiné l'enfant de deux ans de sa petite amie, ou l'homme qui a

massacré un troupeau de vaches avec un fusil de chasse et qui a ensuite mis le feu à sa maison parce qu'il était « en colère contre sa femme », ou le diplômé qui a égorgé sa femme dans un parc public, ou l'homme qui a violé et tué une adolescente de treize ans et a coulé son corps sous l'eau en position debout entre deux bennes à ordures. Ou les hommes qui ont violé, assassiné et enterré une femme de vingt-deux ans et ont jeté son corps dans un fossé près d'une réserve autochtone, espérant mettre la police sur une fausse piste.

J'ai couvert des crimes comme ceux-ci dans le *Rust Belt* et dans les communautés agricoles, il y avait peu de variation dans la manière cynique dont ces crimes étaient reçus par le public et par les forces de l'ordre.



Cette insensibilité constitue sa propre forme de propagande; un message clair que pour les femmes, c'est comme lancer les dés; si elles finissent ou non dans ce fossé, cela dépend de leur propre comportement « bon » ou « intelligent » ou « prudent ». L'omniprésence de la violence à l'égard des femmes envoie aussi le message de se dissocier de notre propre corps, de le voir d'une certaine manière, ruiné et traité comme une ordure, et à peine le voir.

Cette invisibilité imposée fait que chaque acte de brutalité semble discret – vu comme des disputes entre deux personnes et non pas comme des crimes qui font partie d'un système fondé sur la haine, un système aussi ancien et cruel que le racisme. Un système qui pourrait amener un chef de la police d'un milieu rural, aussi récemment qu'au début des années 2000, à croire qu'agresser et terroriser un être humain n'était pas un crime, mais que voler une épicerie l'était.

Une fois, après avoir quitté la municipalité de 1 800 habitants, je suis tombé sur le

chef de la police à un kiosque de crème glacée. Il portait son arme – un fait rare. Je lui ai demandé pourquoi. Un homme a eu des problèmes avec sa dame, a-t-il dit, alors il leur a rendu visite. L'homme la retenait dans leur maison, menaçant de la tuer et de se suicider après. Tout est réglé, dit-il avec un haussement d'épaules, personne n'a été blessée.

Avec les révélations continues à Hollywood et dans les médias, les déclarations des femmes dans les arts, la campagne #MeToo tenant les hommes responsables de leurs actes, il est facile de penser que nous sommes au milieu d'un tournant décisif pour les femmes qui travaillent dans le domaine de la culture.

Il est tentant de penser que ce moment décisif pourrait toucher toutes les femmes, qu'ensemble nous nous levons, qu'un jour bientôt il y aura moins de harceleurs et de violeurs sur le livre de police répertoriant les crimes de la journée, moins de fusillades de masse par des hommes qui ont commencé par battre une petite amie. J'aimerais bien le croire.

Je crains que ce ne soit l'inverse, que le traitement des femmes vivant dans des régions, comme le nord des Appalaches et dans ce que l'on appelle avec un air béant les *flyover states* [États qu'on ne fait que survoler en avion], dicte beaucoup la culture de la misogynie dans ce pays. Et, à aucun cas, le nombre de fois que le mot #MeToo a été inséré dans un statut Facebook n'a changé la menace implicite de violence physique et de sanction économique qui continue d'être imposée aux femmes dans tous les secteurs de la société, et qui enhardit les hommes violents.

On ne peut pas parler de genre sans contexte.

La réalité économique est que les femmes appartiennent à une classe d'individus qui, aux États-Unis, ont été empêchées par la loi de voter jusqu'en 1920, qui ont été empêchées pendant des siècles d'accéder à l'éducation, de posséder des biens, d'avoir des comptes bancaires privés, d'obtenir leurs cartes de crédit (jusqu'en 1974), à qui on a dit qu'il était naturel pour elles de travailler plus dur et de recevoir un salaire moindre, et qui, même rendues aux plus hauts postes, doivent maintenir une vigilance perpétuelle pour éviter les agressions physiques et l'exploitation par des personnes qui nous détestent pour notre sexe et profite de notre manque de puissance.

À quoi ça ressemble?



Chaque femme qui accepte un comportement coercitif a, au plus profond d'elle-même, une compréhension que la résistance peut mener à la malchance d'une sœur. Chaque femme qui prend la parole connaît les risques potentiels. La perte d'un emploi, l'intimidation ou pire.

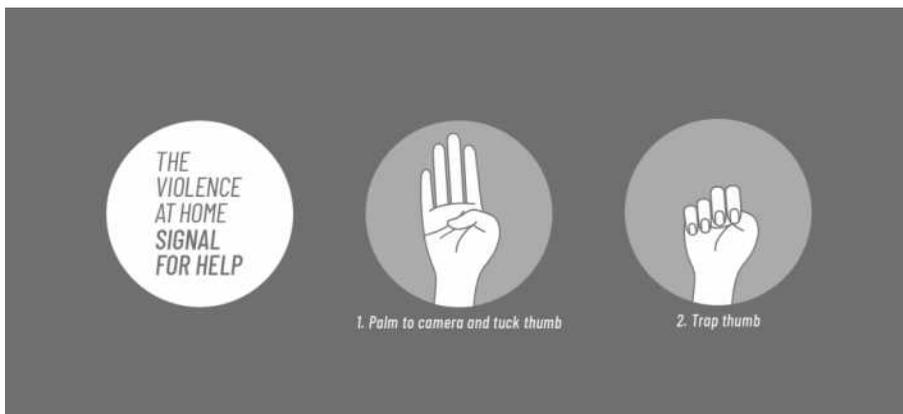
Dix mille femmes sont assassinées aux États-Unis chaque année par des hommes, dont la moitié étaient autrefois leurs partenaires intimes. C'est le double du nombre de soldats tués dans les guerres en Irak et en Afghanistan - chaque année. Meurtre de masse sur le plan de paiement à crédit. Si un changement doit se produire, cela se reposera sur les femmes ayant compris que le visage qui regarde au ciel situé dans le fossé est le nôtre.

Le fait qu'il n'y ait pas de mot comme lynchage ou pogrom pour décrire la violence sexiste, pas de mot comme l'apartheid pour décrire des siècles d'oppression, de meurtre et d'inégalité avec lesquels les femmes vivent, ne peut cacher le fait que le sexisme est une campagne de terreur - celui qui n'attire l'attention que lorsqu'il déborde et prend la vie de spectateurs.

Devin Kelly, le tireur de l'église du Texas en 2017, qui a commis le pire meurtre de masse de l'histoire de l'État, avait un système de soutien répressif et misogyne qui lui permettait de passer de l'envoi de textes menaçants et de la maltraitance de femmes au meurtre de sang-froid de 26 personnes. Il y a eu des veillées et des discussions sur le contrôle des armes à feu et des débats sur les raisons pour lesquelles certaines fusillades sont qualifiées de terrorisme et d'autres non.

Mais à la fin de la semaine, ce même nombre de femmes avait été assassiné par des hommes et personne n'a dit un mot.

Cara Hoffman est l'auteure de trois romans, dont So Much Pretty et, plus récemment, Running, un choix de l'éditeur du New York Times. Elle vit à Athènes, en Grèce.



Extraits du chapitre d'introduction du livre

La lutte pour le territoire québécois; entre extractivisme et écocitoyenneté

de Bruno Massé, 2020.

Mais vous saviez déjà tout ça, non ? Prenons un moment pour briser le quatrième mur. Alors, vous avez ouvert un brûlot avec un titre comme La lutte pour le territoire québécois, ce qui dénote que vous êtes inquiets ou inquiètes de ce qui est arrivé et arrivera au territoire du Québec. Peu importe ce qu'on fait en matière de protection de l'environnement, aujourd'hui, vous et moi, on est d'accord sur le fait que ça ne suffit pas.

Maintenant qu'on a mis ça au clair, je peux tout de suite vous rassurer : je ne vais pas essayer de vous sensibiliser davantage à la gravité de la crise environnementale. L'urgence, on la sent, vous et moi, on bouffe de l'angoisse environnementale chaque jour, mais voilà : si crier au meurtre était suffisant, tout ça serait chose du passé et on passerait nos journées à jouer du ukulélé sur le bord de la rivière. Non?

Le fait est qu'un sentiment d'urgence, ou d'indignation, quoique nécessaire pour passer à l'action, n'est pas suffisant pour changer réellement quoi que ce soit. Cela fait au moins cinquante ans que le mouvement environnemental existe au Québec et sensibilise à ces problèmes. J'avancerais même qu'aujourd'hui, ce n'est pas tant que les gens ne soient pas au courant que l'environnement va mal* et qu'on est vraiment dans la merde qui pose problème. Pour nous la crise n'est pas nouvelle, mais toujours pire, toujours plus grave. Alors, pourquoi est-ce que rien ne change significativement, pourquoi est-ce que la tendance n'est pas renversée ? C'est parce qu'il y a des résistances au changement. Les meilleures intentions du monde, les plus belles campagnes de pub ne servent à rien si persiste un système social et économique fondamentalement inégal. Les personnes qui profitent de la destruction de l'environnement vont défendre leurs privilèges coûte que coûte, et nos lois et notre économie sont structurées de façon à leur donner tous les avantages. C'est pourquoi le problème environnemental n'est pas seulement de nature physique, mais aussi politique. Il faut oser considérer les relations de pouvoir qui existent sur le territoire si

* Selon un sondage CROP-L'actualité (2010), 15 % des Québécois.es ne croient toujours pas aux changements climatiques.

on veut que les choses changent réellement. Et c'est ce que je vous propose dans le cadre de cet essai : aller au-delà de la simple indignation pour discuter de la territorialité québécoise à la lumière des problèmes sociaux et environnementaux qui traversent notre province, puis explorer la lutte écocitoyenne qui vise à y construire une société verte et solidaire ainsi que les défis qu'elle rencontre.

Or, si on s'intéresse autant aux questions environnementales qu'aux dimensions sociales, économiques et politiques de ces enjeux, on se trouve à chercher les outils conceptuels qui nous permettront de mieux comprendre la situation. La géographie, en étudiant simultanément l'espace physique et humain, est une discipline de choix. Le territoire est sa spécialité : toutes les questions épineuses qui portent à la fois sur l'espace naturel et sur les sociétés.



Le temps des politesses est terminé, c'est une question de survie. Nous vivons à une époque particulièrement glauque, où les perspectives d'avenir vont de pis en pis pour ma génération, et celles qui nous suivent. La seule façon de soulager cette écoanxiété et cette déprime paralysante pour de bon, c'est de reprendre le contrôle de nos vies, de notre communauté, bref, de notre futur. Comprendre nous permet de passer de la réaction à la planification, de la résistance passive à la transgression, c'est-à-dire à la construction d'un contre-pouvoir pour entretenir un meilleur rapport avec le territoire québécois.

Voici ce que vous trouverez dans les prochaines pages.

Le premier chapitre cherche à répondre à la question : mais comment on s'est rendus jusqu'ici ? Je tenterai une mise en contexte avec, d'abord, une lecture de l'histoire du Québec de la colonisation à aujourd'hui, à la lumière du concept émergent d'extractivisme. Ensuite, je commenterai la place du Québec dans l'échiquier géopolitique du monde actuel, surtout en ce qui a trait à ses « ressources naturelles* ». Puis, je m'attarderai à la transformation du rôle de l'État depuis la Révolution tranquille, en concluant avec les écarts générationnels, me demandant pourquoi les jeunes sont, ou devraient être, en colère.

Le second chapitre propose un survol inédit du mouvement environnemental du Québec, d'abord à travers son histoire. Je tenterai ensuite quelque chose qui n'a pas été fait sérieusement en trente ans : une typologie des groupes écologistes du Québec. Puis, on parlera des défis auxquels fait face le mouvement, particulièrement dans le domaine juridique, avant d'enchaîner sur la question la plus importante et la moins sexy imaginable : le financement des organismes. Enfin, je suggérerai quelques pistes de réflexion sur la relation qu'exercent les groupes avec le territoire.

Dans le troisième chapitre, j'affirme que le développement durable a nui à l'environnement du Québec. Pour défendre cette affirmation ambitieuse, je rappellerai d'abord l'histoire de l'intégration du concept du haut vers le bas à partir de 1993. Puis, je nommerai quelques cas de corporatisme environnemental où des organismes d'ici ont réellement nui aux luttes écologistes et citoyennes par leurs actes et leurs positions. Ensuite, j'émettrai deux critiques : celle des consultations publiques, pour leur caractère antidémocratique, et celle de la notion d'accessibilité sociale, perçue ici comme une entrave aux droits humains. Enfin, je commenterai les traces déjà observables de la fin du développement durable.

Finalement, le dernier chapitre développe une réflexion sur les pistes possibles pour renverser la vapeur. »

* Le terme « ressource naturelle » est a priori problématique. Je l'utiliserai seulement pour faire référence à la conception erronée de l'industrie, qui objectifie des parties des écosystèmes en les présentant comme des intrants dans le cycle de production du capital.

